
TARA M.
STRINGFELLOW
MEMPHIS

ROMAN



TARA M. STRINGFELLOW

MEMPHIS

Dans la chaleur étouffante de l'été 1995, après un énième débordement de colère de son père, Joan North trouve refuge avec sa mère et sa jeune sœur dans la majestueuse maison qui a vu les femmes de sa famille grandir. Tapissé de lierre et de chèvrefeuille où nichent colibris, abeilles et papillons, ce verdoyant havre de paix semble raconter sa propre histoire. En poussant la gigantesque porte de bois, Joan sait qu'elle va découvrir d'innombrables fantômes. Celui de son grand-père, lynché après être devenu le premier inspecteur noir de la ville. Celui de sa grand-mère qui, guidée par une rage incandescente, transforma son salon en lieu de rassemblement du mouvement révolutionnaire noir de Memphis. Et sa propre terreur, qui la submerge en même temps que ses souvenirs lorsqu'elle passe le seuil de la véranda.

Confrontée aux tragédies des générations qui l'ont précédée dans cette demeure, Joan devine intimement, du haut de ses dix ans, que la violence n'est jamais loin...

Le portrait bouleversant de trois générations de femmes noires, qui célèbre la complexité de ce qui se transmet au sein d'une famille, d'une communauté et d'une nation tout entière.

« AVEC UN STYLE RICHE ET VOLUPTUEUX,
L'AUTRICE CAPTURE LES CHANGEMENTS
QUI ONT FAIT MEMPHIS DANS LA SECONDE
MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE. »

The Washington Post

Traduit de l'anglais par David Fauquemberg

ISBN : 978-2-36812-937-1



9 782368 129371

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design et illustration :

© Raphaëlle Faguer

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

C
CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

MEMPHIS

Titre original : *Memphis*

Copyright © Tara M. Stringfellow, 2022

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-937-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tara M. Stringfellow

MEMPHIS

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg*


CHARLESTON

À miss Gianna Floyd

*je t'ai écrit un conte de fées noir
je comprendrai si t'es pas prête
à le lire ou si ta maman
t'a dit d'attendre un peu tout ça
pas grave ce livre
disparaîtra pas ce livre sera là
le jour où t'en auras besoin
le jour où t'auras fini de jouer
dehors dans ce beau monde brillant
que ton papa aimait tant petite
c'est normal de laisser ça de côté
Dieu sait que pas une âme sur cette terre
te reprochera de t'y balader –
courant riant respirant*

Pendant longtemps, dans ce pays, les hommes noirs n'ont eu personne d'autre que les femmes noires sur qui passer leur rage. Et pendant longtemps, les femmes noires ont accepté cette rage – et même considéré cette acceptation comme leur déplaisant devoir. Mais ce faisant, elles se rebellaient souvent, et semblent n'être jamais devenues la « véritable esclave » que les femmes blanches voient dans leur propre histoire. Certes, la femme noire faisait le ménage, les corvées ; certes, elle élevait les enfants, souvent seule, mais elle faisait ces choses tout en occupant une place sur le marché du travail, un poste auquel son compagnon ne pouvait prétendre ou que sa fierté lui interdisait d'accepter. Et elle n'avait rien sur quoi se rabattre : ni la masculinité, ni la blancheur, ni la féminité, rien. Alors, émergeant de la profonde désolation de sa réalité, il est fort possible qu'elle se soit inventée elle-même.

Toni Morrison, « Ce que la femme noire pense
du mouvement de libération des femmes »,
The New York Times, 1971

Le Sud a quelque chose à dire.

André 3000/Outkast,
Cérémonie des *Source Awards*, 1995

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Joan, 1995

LA MAISON PARAISSAIT VIVANTE. Maman m'écrasait la main tandis que nous la contemplions toutes les trois, nos yeux brouillés de fatigue dépassés par cette brillance pleine de vie qui se dressait devant nous.

— Papa Myron a choisi et placé lui-même chaque pierre des fondations, nous a murmuré Maman à Mya et à moi. Avec la patience et l'application d'un homme profondément amoureux.

Cette maison basse était un chat faisant la sieste à l'ombre des pruniers, tout l'opposé de la forteresse victorienne à deux étages que nous venions de quitter. Elle semblait étrangement vaste et petite à la fois – elle se répartissait sur plusieurs niveaux qui se déployaient dans toutes les directions en un délirant labyrinthe du Sud. Une longue allée traversait tout le jardin, scindée

en deux par un portail de grange à deux battants. Mais ce qui faisait respirer la maison, ce qui lui procurait ses poumons, c'était la véranda au pied de sa façade. Un large escalier de pierre menait à cette galerie tapissée de lierre, de chèvrefeuille et de belle-de-jour. Au-dessus, mon grand-père avait érigé une tonnelle en bois. Des stries de soleil s'immisçaient à travers les plantes grimpantes et les planches disjointes qui transformaient cette véranda en une serre négligée. Le chèvrefeuille attirait des colibris gros comme des balles de base-ball ; ils voletaient au-dessus de cette canopée en reflets indigo, émeraude, bordeaux. J'apercevais des chats sur la véranda – une douzaine peut-être, nombre a priori impossible s'il n'avait résulté d'un rapide comptage. Certains dormaient en tas qui semblaient plus doux que la plume, d'autres étaient assis sur la pergola verdoyante, cherchant à faucher les oiseaux de leurs pattes. Des abeilles longues comme la main bourdonnaient alentour, pollinisant les belles-de-jour, donnant la sensation que le jardin lui-même était vivant, frémissant et mouvant. De petits papillons venaient renforcer ma fascination. D'un bleu pervenche, ils dansaient dans les feuillages telles des violettes africaines soudain douées de vie. C'était la touche finale d'une symphonie du Sud qui se jouait tout entière sur un lopin de mille mètres carrés.

— Pas maintenant, Joan, a soupiré ma mère.

J'avais sorti mon mini-carnet de croquis et cherchais déjà le fusain dans les innombrables poches de ma salopette Levi's. Mon grand carnet, mes toiles vierges hautes comme des tasses à thé, mes pinceaux, mes encres et mes huiles étaient empaquetés dans la voiture. Mais mon petit carnet, je le gardais toujours sur moi. En toutes circonstances. Partout où j'allais.

Je voulais saisir la vie de cette véranda, l'imprimer dans mon carnet et dans ma mémoire. Rien qu'une esquisse de paysage. Cela n'aurait pris que quelques minutes, mais Maman avait raison. Nous étions toutes crevées. Même Wolf, qui avait dormi presque toute la journée. Le visage de Mya avait perdu sa vivacité coutumière et, comme je glissais mon carnet dans la poche arrière de mon jean, légèrement démoralisée, sa main m'a paru chaude et molle quand je l'ai serrée dans la mienne.

Mya, Maman et moi avons grimé main dans la main le large escalier de pierre. Les souvenirs de mon séjour ici m'apparaissaient vagues et lointains – je n'avais que trois ans alors, et une éternité semblait s'être écoulée depuis –, mais subitement, je me suis revue assise sur la véranda en train de verser du lait aux chats. J'entendais Maman me dire de ne pas en renverser, même si, en général, ça ne m'empêchait pas de le faire. Son rire aussi – tintant comme les coquillages du carillon à l'intérieur de la maison, tandis que je jouais avec les chats – m'est revenu en mémoire, tant d'années après. La porte, elle, je m'en souvenais. Une bête gigantesque. Une tête de lion dorée tenant un anneau d'or dans sa gueule était fixée sur le panneau de bois jaune maïs. J'allais devoir la peindre, cette porte, même s'il me fallait des mois, des années, pour trouver les nuances exactes. Elle était aussi sublime que terrifiante. En frappant à cette porte, en l'ouvrant, je savais que nous allions laisser sortir tout un tas de fantômes.

Maman a tendu le bras, empoigné l'anneau du lion et frappé trois fois.

Un chaton tricolore zigzaguait entre les jambes de Mya avec de petits miaulements.

Mya a lâché ma main pour caresser ses poils en roucoulant doucement.

Nous avons laissé Wolf dans la voiture. Maman nous avait expliqué qu'il faudrait la faire entrer par le jardin du fond, pour qu'elle ne soit pas tentée d'attaquer toute la faune sauvage qui traînait devant la maison. Elle attendait sur le siège passager, vitre baissée. Elle n'allait pas sauter dehors ; elle était trop énorme. Plus proche du mammoth que du chien. Et si elle se montrait d'une incroyable gentillesse avec ses congénères, elle se méfiait de tous les humains qui n'appartenaient pas à la famille. Ses babines retroussées et ses crocs apparents suffisaient à faire fuir de l'autre côté de la rue la plupart des hommes adultes. Bébé, Mya l'appelait toujours *Horse*, « Cheval », au lieu de *Wolf*, « Loup ». Wolf la portait sur son dos, Mya s'agrippant à ses oreilles comme si c'étaient des rênes, sans que jamais la chienne ne bronche. Mya avec ses jambes dodues de nourrisson de part et d'autre de l'épais pelage. Wolf avait fini par anticiper ces tours de poney. Elle encourageait Mya d'un coup de langue qui lui couvrait tout le visage et lui faisait fermer les yeux, suivi d'une morsure délicate sur son minuscule nez pour lui faire savoir qu'elle était prête à être chevauchée.

Wolf a soudain passé sa grosse tête à l'épaisse fourrure grise par la fenêtre de la camionnette et s'est mise à grogner, tout bas. Elle avait senti avant nous la porte s'ouvrir. Alors que Maman tendait de nouveau la main pour frapper, le panneau de bois jaune a pivoté, faisant apparaître tante August. Ses cheveux étaient épinglés dans de gros bigoudis roses, comme ceux que j'avais vus sur les vieilles photos de pin-up, et elle portait un long kimono de soie crème. Des grues couleur crépuscule étaient brodées sur le devant, décollant d'un étang vert. Le kimono paraissait noué à la va-vite : une cravate d'homme rouge tomate maintenait ses deux pans un peu

n'importe comment, cachant à peine les seins opulents et les hanches généreuses qui mouraient d'envie de s'en échapper. Ma tante restait plantée là, à cligner des yeux dans l'éblouissement du matin, son expression de résignation et d'épuisement mêlés la faisant ressembler, trait pour trait, à Maman.

— Vous avez perdu une guerre, ou quoi ? a lancé tante August.

Ma tante ressemblait à une version plus grande et plus imposante de Maman. August mesurait un bon mètre quatre-vingts. J'avais lu les contes africains de l'araignée Anansi. Je savais que c'étaient des femmes taillées comme des arbres et plus féroces que Dieu que les villages des temps anciens envoyaient livrer bataille. Si Maman était Hélène de Troie, August était une guerrière asafó. Elle semblait interminable, aussi haute que la porte. Elle avait de vraies hanches, de celles qu'un sculpteur grec aurait mis des mois à tailler, larges et provocantes et massives. Sa peau était franchement sombre, plus encore que la mienne, et j'en ai éprouvé une pointe de fierté. J'avais toujours envié les femmes au teint plus sombre. Il y avait dans leur beauté un mystère qui m'hypnotisait. Comme les sirènes. Elles apparaissaient rarement dans *Jet*, *Ebony* ou *Essence*, les revues noires auxquelles nous étions abonnés, sauf celles qui étaient déjà célèbres – la mère du *Prince de Bel-Air*, Whoopi Goldberg, Jackie Joyner, Oprah Winfrey. La plupart des femmes noires jugées belles par le grand public ressemblaient à Maman. Des Barbie noires. Pimpantes. Les cheveux plus ondulés que frisés. Des petites choses délicates. Alors, quand ma tante August a ouvert cette porte, et que j'ai vu sa peau si noire qu'elle réfléchissait toutes les autres couleurs autour – le doré de la lumière d'après-midi, le jaune de la porte, le brun clair du chat tricolore zigzaguant entre

les jambes courtes de Mya –, j'ai su que cette tante dont je me souvenais à peine était, en soi, un délicieux petit miracle.

— T'as de quoi manger dans ton frigo ? a demandé Maman.

August a ouvert plus grand la porte, embrassant du regard le spectacle qui s'offrait à elle.

— Et le pape, il est catholique ?

Maman a haussé les épaules.

J'ai entendu Wolf grogner de plus belle derrière le bourdonnement, les frôlements des abeilles et des colibris.

— Ma parole, a murmuré August. C'est donc grave à ce point ?

— Je prendrai mon ancienne chambre si c'est possible, a dit Maman.

Tante August a farfouillé dans les profonds replis de soie de son kimono, le visage momentanément chiffonné d'un léger agacement. Comme si elle avait une démangeaison qu'elle ne pouvait pas tout à fait atteindre. Du fond de la poche de son peignoir est sorti l'emballage vert et blanc reconnaissable entre tous d'un paquet de Kool, et le soulagement a détendu les traits de tante August. Ce paquet de clopes. J'ai ressenti un violent pincement au creux des côtes, comme s'il m'en manquait une. Papa fumait des Kool, dans le temps. Sortait religieusement le paquet vert et blanc, s'allumait une cigarette et demandait si Mya et moi voulions écouter une autre histoire de fantômes.

D'une habile série de gestes, August s'est emparée d'une cigarette et a positionné un briquet dans son autre main, prête à frapper. Elle a pointé sa clope, d'abord sur Mya, puis sur moi.

— Et les gamines ?

Son regard a semblé s'attarder un peu plus longtemps sur moi que sur Mya.

— Avec moi. Dans la salle de couture où on faisait les courtepointes, a dit Maman avec un tranchant dans la voix qui donnait l'impression qu'elle était sur la défensive, mais avec autre chose aussi que je n'ai pu identifier.

Vive comme un serpent, August a tendu le bras pour attraper le menton de Maman dans sa paume, a tourné son visage dans un sens, puis dans l'autre.

— C'est pas le bon fond de teint, a-t-elle jugé.

Tante August a perdu tout son bel aplomb, alors. Un bref éclair de rage s'est changé aussitôt en larmes, et son visage s'est effondré comme celui de Mya quand on lui disait de ne pas ouvrir ses biscuits Graham dans le magasin. August a tendu ses deux mains vers Maman, et tout son mètre quatre-vingts s'est écroulé, ployant tel un palmier las dans les bras de sa sœur.

— Quel enfer t'as donc traversé, Meer ? a demandé August, sanglotant dans les cheveux de Maman.

— Maman, c'est qui ça ?

Une voix masculine. Pas adulte, mais juste à la charnière, bourgeonnant de virilité. Elle nous a choquées. Nous n'avions pas entendu de voix d'homme depuis des jours, à part celles d'Al Green à la radio et de cet homme blanc à la station-service à une demi-journée de route d'ici. C'était comme si un prédateur venait subitement d'annoncer sa présence dans ce nouveau refuge.

Un garçon, presque aussi grand qu'August mais le corps mince et jeune, est apparu dans l'encadrement de la porte, bloquant l'entrée.

Il ne nous ressemblait pas. Il n'avait pas les pommettes hautes, la lèvre du haut légèrement retroussée, l'immense front que possédaient les autres membres de ma famille. Sa peau avait une teinte cuivrée qui m'a

paru légèrement étrangère, comme si je rencontrais le membre d'une tribu étrangère.

Mais je l'ai reconnu. Mon cousin Derek. Et dans cette fraction de seconde, je me suis aussi rappelé ce qu'il m'avait fait – un souvenir oublié après toutes ces années, et qui m'est revenu d'un coup avec tant de force que je n'ai pu m'y opposer.

— Derek, a dit tante August en recrachant sa fumée, celles-là sont tes cousines. Elle, c'est Mya, a-t-elle précisé en pointant sa cigarette. Mya était tout juste née la dernière fois que vous étiez là, vous autres. Et elle, c'est Joan.

— Derek, t'es aussi grand que ta mère ! Quel âge ça te fait maintenant ? a demandé Maman.

— Quinze ans, a-t-il répondu en bombant le torse.

— Déjà presque un homme, a soufflé Maman.

Sur la route de Memphis, j'avais aperçu des cerfs en train de brouter dans les bois, juste au bord de l'auto-route. Pendant qu'on mangeait nos sandwiches au thon sur le banc d'une aire de repos à l'ouest de Knoxville, là-haut dans les Smoky Mountains, une famille de biches et de cerfs s'était approchée de notre table. Maman avait posé son index sur sa bouche pour nous indiquer de ne pas faire de bruit. Nous n'avions plus rien dit, mais j'étais restée assise là, bouche bée, pendant que Mya, sans peur, avec grâce, leur tendait un quartier de pomme. Une jeune biche l'avait attrapé comme Ève avait dû le faire avec ce fameux fruit. Sans trop réfléchir. Simple désir. Après, dans la voiture, Maman avait expliqué que les cerfs s'approchaient toujours quand on était silencieux, ou bien à cheval. Ils n'ont peur de nous que lorsqu'on les chasse. Mais quand on ne fait pas de bruit devant eux, c'est comme si on était invisibles. On se fond dans la nature autour.

Là, en voyant Derek, j'avais envie de disparaître dans la flore et la faune de la véranda et du jardin. Les chats poursuivant les oiseaux, les colibris qui disputaient le chèvrefeuille aux abeilles – tout ça avait du sens, pour moi. Il y avait un ordre logique à ce chaos. Mais personne, pas même Dieu, ne pouvait venir s'asseoir devant moi et m'expliquer pourquoi ce garçon m'avait plaquée par terre dans sa chambre sept ans plus tôt.

August s'est écartée de Maman, respirant par à-coups.

— Eh bien rentrez toutes, vous autres, a-t-elle lancé avec dans la voix une chaleur nouvelle que leur étreinte semblait avoir attisée en elle. On est plantées là-dehors comme si vous étiez des représentants de commerce, comme si on n'était pas du même sang. Venez, je vais réchauffer quelque chose. J'ai cuisiné des côtelettes d'agneau hier soir. Vous pouvez les manger, a ajouté August, essuyant ses yeux sur les manches de son kimono.

Ses mains tremblaient légèrement d'émotion quand elle a enfin allumé sa cigarette.

— On est vendredi, a fait remarquer Maman.

Sa voix était lasse, étriquée.

— Et alors ? a répliqué Derek.

August lui a flanqué une grande claque sur l'arrière du crâne.

— Fais attention à qui tu parles. Et comment. Meer, vous allez toutes manger de la viande, manger à votre faim en ce jour, Dieu m'est témoin.

Derek s'est faufilé à côté d'elle pour entrer dans la salle obscure au-delà de la porte.

Je n'ai pas fait, n'ai pas pu faire un geste.

— Joanie ? s'est inquiétée Maman. Tout va bien ?

Tout à coup, j'ai senti les mains de Maman sur mes épaules et fait un bond dans les airs de quasiment trente centimètres.

Tante August s'est figée sur le seuil, un pied déjà à l'intérieur.

J'étais malgré moi incapable de détacher mes yeux de l'obscurité du couloir derrière elle, pas même pour regarder Maman. Les ténèbres commençaient à s'emparer de ma vue ; je me suis rendu compte, vaguement, que je retenais mon souffle. Il était là-dedans, quelque part. À l'intérieur, j'ai entendu une horloge de grand-père sonner la demi-heure.

— Cette petite a perdu sa langue ? a demandé tante August.

Le sang me battait aux oreilles. Puis...

— Mon Dieu, s'est exclamée August en portant la main à sa bouche.

Elle pointait sa cigarette allumée sur la jambe de mon pantalon.

La gueule du lion sur la porte semblait ricaner de moi. Je me sentais paralysée, comme si j'allais passer le restant de mes jours plantée debout à cet endroit de la véranda, jusqu'à me changer en une plante grimpante de plus que les abeilles exploreraient. J'ai réalisé, comme de très loin, que le volume du monde tout entier semblait avoir été baissé. Hormis l'alarme de mon cœur battant.

— Joanie ?

Maman m'a fait pivoter si violemment que j'ai manqué trébucher. Ses grands yeux avaient des écailles jaunes à l'intérieur, qui attrapaient le soleil s'infiltrant à travers le feuillage, cet éclat soudain m'agressant les yeux. J'ai senti une chaleur le long de ma jambe gauche, une chaleur humide qui refroidissait rapidement. C'était de la pisse, ai-je compris avec un vague étonnement, comme si j'étais en train d'observer le corps de quelqu'un d'autre, la vie de quelqu'un d'autre. Je n'éprouvais même pas de honte. Maman m'a secouée de toutes ses forces.

— Elle est juste épuisée, a-t-elle dit en me fixant droit dans les yeux. Nous avons fait un long voyage.

J'ai senti les yeux de Mya sur moi, attentifs.

— Eh bien, vous êtes chez vous maintenant, a déclaré tante August, d'une voix un peu plus aiguë que tout à l'heure.

On aurait presque dit une question, ou peut-être une prière.

— Allez viens, Joanie, a repris tout bas Maman, avec la même voix que je l'avais entendue prendre pour calmer Mya quand elle n'était encore qu'un bébé. On va aller te nettoyer.

D'une voix plus forte, comme répondant à une question, elle a ajouté :

— Mya, va avec ta tante.

August a tendu la main. Mya m'a regardée, puis Maman, puis de nouveau moi, puis elle a pris la main de notre tante et l'a suivie à l'intérieur.

J'avais l'impression que plus jamais je ne pourrais bouger. Je pensais que j'allais mourir là. Je l'espérais même. Sauf que... Mya.

— Allez, Joanie.

Mya s'était retournée. Mya. Ma petite sœur. Sept ans à peine et pourtant, sans peur. Une infime étincelle de vie s'est ranimée en moi. J'étais sans doute incapable de me déplacer d'un centimètre pour moi-même, mais pour Mya... Je me suis forcée à faire un pas, puis un autre. Pas question de la laisser entrer là-dedans sans moi. Il fallait que je sois, au moins, une forteresse pour ma sœur.

Je suis entrée, les mains de Maman toujours posées sur mes épaules.

À l'intérieur, le salon était une continuation de la véranda. Des feuillages partout. Un papier peint orné de pivoines peintes à la main couvrait les murs immenses,

montant jusqu'à une poutre octogonale au centre de la pièce. Les fenêtres étaient comme celles que j'avais vues dans les vieux films sur la mafia, à Chicago, avec des vitraux tout autour, parcourus de lierre émeraude et de violettes, baignant le salon d'une lumière constellée de bijoux. Une fois accommodés à cette mélodie d'ombre et de lumière, au contraste entre le noir du papier peint et l'éclat des pivoines, au soleil du matin frappant juste comme il fallait la verrière colorée, de telle sorte que les feuilles de lierre dansaient sur le plancher en un arc-en-ciel lumineux, mes yeux ont distingué le mobilier. Cette pièce était remplie d'antiquités : un vieux téléphone à cadran au combiné nacré posé sur une petite desserte d'apparence victorienne ; des bocaux remplis d'oiseaux jaunes empaillés ; les papillons bleus que j'avais vus dehors, mais punaisés sur des feuilles de parchemin et encadrés sous verre ; un tourne-disque Victrola ; un piano.

— Waouh, a laissé échapper Mya.

Un tapis persan élimé se déployait devant nous jusqu'à une cheminée en brique. C'est là que se tenait Derek.

Son regard s'est déplacé en trois mouvements précipités : vers moi, plus bas vers mon pantalon mouillé, puis plus bas encore sur le sol où il est resté. J'ai vu alors qu'il avait les mêmes yeux de biche que nous toutes. Preuve qu'il était de notre sang. Ce fait m'a révoltée. Qu'il fasse partie de nous – qu'il fasse partie de moi. La bile s'est agitée au creux de mon ventre, et je me suis forcée à avaler pour l'empêcher de monter.

Quand les yeux de Derek se sont posés sur moi, j'ai constaté qu'il avait l'air à la fois différent et familier. Ses cheveux courts étaient coiffés en un dégradé dont j'ai dû reconnaître, malgré moi, qu'il lui allait bien.

— Oh, regarde un peu tous ces vieux meubles ! s'est écriée Mya avant de s'envoler.

Elle a couru dans tous les coins et les recoins obscurs du salon et du couloir voisin, explorant les lieux. Toute courageuse qu'elle était, elle n'avait que sept ans. Elle adorait se cacher au fond d'une bonne armoire.

Laissées à nous-mêmes dans cette pièce octogonale, Maman toujours plantée derrière moi, August dans le dos de son fils. Nul n'a rien dit pendant ce qui m'a paru une éternité.

Le silence s'était installé dans la pièce tel un épais brouillard. Je sentais mon sang brûlant pulser dans mes veines. Je sentais la froide humidité de mon pantalon sur ma jambe.

— On devrait sans doute commencer par faire un brin de toilette, a déclaré Maman qui m'a guidée, gentiment, vers la salle de bains.

C'était étrange, de voir que je m'étais pissé dessus sans le remarquer. Mais plus que la pisse qui se faisait froide sur ma peau, plus que le vertige grandissant et la nausée qui me retournait l'estomac, je me suis rendu compte que j'éprouvais une émotion absolument nouvelle. Tandis que ma mère m'aidait à me déshabiller avec une douceur qui ne faisait que décupler ma peur, j'ai soudain compris pourquoi le premier péché commis sur cette Terre avait été un meurtre. Au sein d'une même famille.